Claude Courchay

CHRONIQUE D'UN ÉTÉ

roman



belfond

822087

CHRONIQUE D'UN ÉTÉ

8° Y2
106206

DU MÊME AUTEUR

La vie finira bien par commencer, Gallimard.

La soupe chinoise, Gallimard.

Chroniques pour un cochon malade, Gallimard.

N'oubliez pas la lutte des classes, Gallimard.

Les matins célibataires, Gallimard.

Avec des cœurs acharnés, Gallimard.

Les Américains sont de grands enfants, Flammarion.

Demain la veille, Denoël.

Retour à Malaveil, Belfond.

Un ami de passage, Belfond.

Le chemin de repentance, Belfond.

Une petite maison avec un grand jardin, Mazarine.

Quelque part, tout près du cœur de l'amour, Albin Michel.

L'Embellie, Albin Michel.

Des fourmis plein le cœur, Albin Michel.

Avril est un mois cruel, Albin Michel.

Histoire du Point Mulhouse, L'Harmattan.

CLAUDE COURCHAY

CHRONIQUE D'UN ÉTÉ

PIERRE BELFOND
216, boulevard Saint-Germain
75007 Paris

DL-21061990-17407



Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être tenu au courant de nos publications,
envoyez vos nom et adresse, en citant ce livre,
aux Éditions Pierre Belfond.
216, bd Saint-Germain, 75007 Paris.
Et, pour le Canada, à
Édipresse Inc. 945, avenue Beaumont
Montréal, Québec H3N 1W3.

ISBN 2.7144.1771.X

Copyright © Belfond 1990

A Deirdre Bair

En attendant Sido.

Mais, de toute façon, c'est toujours le mauvais livre que je préfère. Et le mauvais film. Et pas la bonne sorte de gens. Et j'ai la mauvaise habitude de commencer un livre, d'en lire juste assez pour être sûr de vouloir continuer, et puis de le mettre sous le coude pour en entamer un ou deux autres. Ainsi, quand je n'ai pas le moral, ça m'arrive souvent, je sais que j'ai quelque chose que je pourrai lire tard dans la nuit, sans éprouver cette horrible sensation de vide quand on n'a personne à écouter ou à qui parler.

Raymond Chandler, *Lettres*

Toute l'année j'ai attendu l'été. Je l'attends tous les ans. Je l'attends comme on attend le sourire d'un ami pas encore rencontré. Comme si tout pouvait enfin commencer... A quoi bon... Pour ce qu'il amène : les vacanciers, leurs mioches, leurs voitures et leurs fringues à hurler. Le cirque des familles... Laissez-les vivre, il ne faut pas trop demander. Même moins... Si tu ne demandes rien, tu n'es pas déçue, ma douce.

Ton été, tu le tiens. Début juillet, un peu de pluie a rafraîchi les conversations. Elles en avaient besoin. Les gens d'ici ne savent plus quoi raconter, l'ennui c'est qu'ils le disent et le répètent. Je me demande s'ils étaient enkystés de naissance ou s'ils ont fait des progrès. Les adultes n'en finissent pas de se traîner à reculons.

Le soleil est revenu, les premiers estivants avec. Des habitués. J'ai reconnu la bande-son. Les pépères ont des problèmes de carburateur, les mémères... Disons que c'est plus intime. De quoi je me mêle ? Je m'en moque. En ce moment, j'ai mieux à faire. Je rêve...

C'est quand je suis éveillée que je rêve le mieux. J'appuie sur un bouton, une histoire se raconte dans les limbes... Elle est là, quelque part, prête à se laisser écrire, il suffirait d'un morceau de papier. Seulement, ça va trop vite, pas moyen d'enregistrer. Des

fragments de films s'entrechoquent, vous savez, comme quand papa zappe sa télé. Puis ça s'arrête, une autre histoire arrive, celle d'avant se dissout. C'était peut-être la même. La mécanique se bloque. Je reste stupide un moment...

Sûr que c'est la même. Je rencontre un garçon, tout ce que je peux vous en dire, c'est qu'il est différent, sinon je n'en rêverais pas. Vous parlez d'un scénario.

Moi, je suis un garçon manqué, à ce qu'ils prétendent. S'ils en trouvent un de réussi, qu'ils lui collent un anneau dans le nez, qu'ils me le présentent. Je ne fais rien pour avoir l'air d'une fille, ça désole Ma.

— A treize ans, de quoi tu as l'air ? Tu ne pourrais pas être un peu coquette, Joëlle, je t'en prie...

Cause toujours. Pas question. Elle n'a rien compris. Mes treize ans, je n'en veux pas. Je ne les ai pas choisis. Je veux qu'on m'oublie. Je ne suis pas une bovine à l'engrais.

Joëlle... A-t-on idée... Pourquoi pas Gudule ? Mes vieux ont le chic pour les prénoms tartes. Aucune importance, on m'appelle Jo et c'est très bien.

Pauvre maman. Elle se demande ce que je vais devenir. Qu'elle se rassure, pas une pondeuse en tout cas. Mon futur, je ne veux pas le voir. Treize ans, c'est bien, je peux freiner. Je refuse de devenir une femme, un de ces machins informes avec des poches molles qui pendouillent. Pas moi. Il suffit de faire très attention. Un suintement épisodique ne fait pas le printemps.

Salut, matin. Salut, vous tous. Les moineaux hurlent, les pigeons se rengorgent. Stupides bestioles... Je me suis installée à la terrasse du Café des Alpes. C'est tranquille, c'est encore tôt. Le patron m'accepte, papa et lui sont copains depuis l'an Jésus. Je peux regarder pousser les platanes.

Tapioca est avec moi. Je l'ai sorti du kangourou. Il s'amuse avec un cendrier en plastique jaune. Il le flanque par terre. Je le ramasse, il recommence. C'est son côté volontariste. A six mois, il paraît un an. Il a un beau regard confiant, il sourit comme un soleil. Je l'adore.

Pourtant, les gosses, je les hais. Enfin, je croyais. Tapioca, c'est différent, c'est l'évidence. Il a une façon d'exister à lui, un énorme appétit de vivre, on jurerait qu'il trouve ça normal.

C'était trop beau. S'amène une bande de scouts, avec des chemises rouges sur des carcasses pleines d'angles. Ils s'étalent. Tapioca est ravi, il adore les Martiens, il bat des bras en poussant des grognements d'affection. Les baroudeurs l'ignorent.

Papa voulait un garçon. Il a eu trois filles, moi d'abord, puis les jumelles. Ma ? Elle veut ce que veut l'homme de sa vie. A part ça, dès qu'elle croise un verre à dents, elle se noie. Elle est complètement perdue avec Loulou et Riri dans les pattes. Le petit dernier n'a rien arrangé. J'en profite. A nous le grand large. Je me débine.

Pauvra Ma... Elle s'imagine qu'elle se débrouille. Si on veut. Un maximum de bruit, un minimum de rendement. Quelque chose comme un porte-avions avec un moteur de Vespa. Comme robot-marie, ce n'est pas le bon modèle. Heureusement, il y a mémé, sa mère à elle, toujours derrière. Ma tricote les choses à l'envers, mémé les remet à l'endroit. Ça les occupe et vogue la galère.

Papa ? Il plane. Il court d'un bord à l'autre. C'est l'inorganisation organisée. Avec ses chantiers, ses combines, ses copains et les parties de boules, à lui la belle vie. Attention : il nous adore. Il remonte le moral des troupes. Il pince l'oreille à Rourou, le

menton à Lili. Il est parfait. Il endosse son rôle avec bonne volonté.

Pour s'occuper, il s'occupe : surtout à disparaître de la balançoire conjugale. Pas question de moisir avec nous, il s'aère.

Le métier qui veut ça. Entrepreneur... Il l'a même affiché sur notre porte, en lettres rouges sur fond crème :

BARONE. ENTREPRISE DE MAÇONNERIE.
RAVALEMENTS. CARRELAGE.

Cette enseigne lui a procuré du tintouin. Le bâtiment, il connaît. Seulement, le mot le plus simple, en français, allez vous y retrouver pour l'écrire... Prenez « maçonnerie », ça n'a l'air de rien... Lui, il aurait mis « s », et pas de « e » final. Pour « carrelage », il aurait économisé sur le « r », préféré un « j »... J'ai fait la maquette. Ma a choisi les couleurs. Voilà pourquoi, pour rater notre maison, il faut vraiment être miro. On dirait un paquet-cadeau.

Pour entreprendre, papa entreprend. Qu'il achève tout m'étonnerait, il a plus de projets qu'un chien de puces. Pour œuvrer tranquille, il s'est installé un bureau sur la place, à côté de la salle des fêtes, dans un local concédé par le maire, avec téléphone, répondeur, frigo et tout. Il y planque ses jeux de boules et la bouteille de pastis. En cas d'urgence, il lui arrive d'y faire la sieste. Il est toujours là, sauf quand on le cherche. Pour le trouver, salut bien... Papa est un être des lointains quand il s'y met. Surtout pour ses proches.

Son système m'arrange. Sous prétexte que je suis l'aînée, je ne vais pas m'user les moignons à torcher du lardon. Notre père peut avoir besoin de moi. Dès que Lou et Ri commencent à me saturer, j'annonce

la couleur, je file au bureau. C'est-à-dire que je m'installe à l'annexe, à la terrasse des Alpes.

Rouli et Lirou, je n'ai rien contre. Elles se prennent pour des petites filles, du haut de leurs huit ans. C'est de leur âge. Au lieu de dire les choses simplement, elles couinent des niaiseries. J'ai juste envie de les tuer, ça ne va pas plus loin. Tapioca essaie d'intercepter Mitoyen, le chat, un vieux persan à la queue écrasée, qui miaule comme une râpe à fromage. C'est notre matou. Lui aussi aime bien s'évader, il m'arrive de le retrouver à des kilomètres, tranquille...

Tapio, si tu continues, tu vas hériter d'un nez en éventail. Arrête... Je lui parle. Il m'écoute. Quand j'ai fini, il sourit, il dit : « Aheu... » Ce serait bien qu'il ne grandisse pas.

Les scouts sont partis. Bon vent... Ils doivent zoner dans l'espèce de caserne, plus haut, en tirant vers le col de Fontbelle. Roger, le patron, débarrasse les tables, plan-plan... Il me porte un verre de Coca.

— Offert par la maison.

C'est le fond de la bouteille des autres aztèques, mais l'intention y est.

— Merci. Qu'est-ce qu'ils fabriquent, ces vedettes ?

— Les garibaldis ? Ils marchent. Tant qu'ils baladent, ils ne se droguent pas.

Que voilà du pur franchouillard... En plus, ce n'est même pas sûr. Et le pastis n'est pas une drogue, voyons... Je me garde mes réflexions. Depuis le temps, j'en ai trois camions-remorques. Je constate :

— C'est tranquille.

— Y a intérêt. Quand j'ai fermé, ce matin, il n'était pas loin de deux heures. Mes zigotos tapaient encore le carton.

— Pourquoi vous ne les videz pas ?

— Hé, ho, comme tu y vas... Nous sommes en

république, petite. Ils ont le droit de prendre leur temps. C'est mon métier d'attendre.

Tu parles... Passer sa vie à écouter les couenneries de ces grandes gueules... Des idées, ils n'en ont pas des masses, mais ils n'en font pas des conserves. Pris en détail, ils sont petits petits. Colle-les en troupeau, tu jurerais des tigres.

Nos amis les bêtes. J'aime bien deviner ce qu'ils vont dire. Ce n'est pas sorcier, une bulle chasse l'autre... Tu vois, c'est la fin de l'évolution. L'homme a quitté les rivages des lacs du Kenya, voici cinq millions d'années, à dix minutes près. Pour se morfondre le bec ouvert devant un pastis, dans les Alpes. Tu parles d'un safari...

Roger s'inquiète :

— A quoi tu penses, Jo ?

— Au Kenya.

— Pas de problèmes. Tu deviens hôtesse de l'air, ils te paieront pour y aller.

Ben voyons... Bonniche à réaction, il m'a regardée ?

— C'est une idée. Vous croyez que les éléphants boivent des panachés ?

Et bla-bla-bla... Ça sert à ça, la conversation, à brasser le vide. Tapioca a épuisé les joies du cendrier. Mitoyen s'est replié. Mon petit frère se raidit, il ne va pas tarder à protester, l'heure de la sieste approche. J'aurais dû prendre la poussette, il peut dormir dedans. Et j'ai promis que je ferai les courses. Ma bonté me perdra. Il faut de la farine pour biberon, quoi d'autre ? De l'eau minérale... Et des Ultra-pampers à capteurs...

La farine et les pampers, papa oublie régulièrement de les acheter à Digne ou au diable. Ici, nous possédons toutes les commodités de l'existence,

trois bistros, un docteur, un boucher, un boulanger, un sénateur-maire. Mais pas de croix verte.

Justine, la bibliothécaire, tient un petit stock de médicaments, histoire de dépanner. C'est illégal, tout le monde le sait, les gendarmes laissent courir. Et pas que ça. Eux, leur style, c'est laisser vivre, et basta... Finalement, c'est le bon village, Clamens.

C'est vrai, nous possédons même une bibliothèque. Heureusement, sinon, je ne sais pas où j'en serais. Elle est drôlement fournie, n'allez pas croire. Pas seulement des poches du temps de la vapeur. Les vacancières, quand elles partent, font don de leurs bouquins de l'été. Bon an mal an, nous héritons de pas mal de nouveautés basanées à l'huile solaire.

Dès que j'ai su marcher, ou presque, j'ai lu. Comme une folle, droit devant. D'abord, les livres à ma portée, les rayons du bas. Plus grande, j'ai voulu changer de méthode, essayer l'ordre alphabétique. Les A, ça allait encore. Puis je suis tombée sur Benoit, Pierrot... Maman, la douleur... Depuis, je pioche au petit bonheur la fourchette. Je ne m'en lasse pas.

La lecture m'a sauvée, je serais morte de sécheresse, ou j'aurais fait un massacre. La télé? C'est trop gnangnan. Toujours la même béchamel. Chez nous, elle fait partie de la famille. Plus elle brame, moins on l'entend. Personne n'aurait l'idée de la débrancher. Ils se contentent de s'égosiller plus fort. La télévision rend sourd...

Un livre, c'est mieux, ça parle en silence. On peut se planquer derrière. Et ça impressionne papa, qui ne touche pas une bille de ce côté. Comment vous expliquer? Je suis un genre de moteur, rapide, rapide... Il me faut quelque chose à broyer en permanence, sinon je vais gripper. Alors j'enfourne des

livres, des tas d'univers imaginaires, plus réels que notre théâtre d'ombres.

A force, il s'est passé quelque chose. Tous ces mots en désordre ont fini par s'organiser, comme un système d'échos. Ce que je lis me renvoie à autre chose. Une mécanique se met en place, comme dans une horloge à billes, la différence, c'est que mon horloge à moi n'en finit pas de s'étendre et... Enfin, vous voyez... J'ai des tropiques plein la poche et la tête dans la lune.

Oui, j'ai compris, juste à temps. Je ne dois pas grandir. Juste accepter l'inévitable. Pour le reste, freiner. A mort.

Je freine. Je mange le moins possible. Ils ne m'auront pas. Quant à mon corps, je m'en charge. Qu'il se fasse oublier, je ne lui demande rien d'autre. Pour que l'on puisse m'oublier. Parce que si je bouge d'ici, c'est fichu.

J'attends. Un jour, j'arriverai à raconter quelque chose. Je sais que ça existe, que je l'ai en travers. Je préfère ne pas en parler, le moment n'est pas venu. Pas encore...

Ah ! les coins tranquilles. Sur la place, un engin à benne s'acharne à remplir un camion. Le bruit, c'est gratuit. Et la poussière, je ne vous dis pas, mais revenons à mes nuages...

Écrire, j'y ai pas mal pensé. Ce n'est pas seulement raconter quelque chose, ce serait trop simple. L'histoire n'a pas tellement d'importance. J'ai avalé des tas de bouquins qui ne valaient certes pas la peine de massacrer des sapinettes... Écrire, c'est quelque chose en plus de l'écriture. Comment expliquer ? Je connais énormément de trucs, je comprends pratiquement tout, je vois les gens laisser couler leur vie, comme s'ils en avaient de rechange, et j'ai envie de crier.

Je ne peux pas. Ce qui m'encombre, il faudrait que je parvienne à l'organiser, sinon le cri se noiera dans la bouillie des mots. Je sens en moi une violence, une haine dingues, je sais que c'est ce que j'ai de meilleur. C'est une haine neutre, je n'en veux à personne. C'est mon ressort. Elle me permet de rester moi, ça suffit...

J'ai besoin de temps. J'ai besoin de demeurer ici. Je me suis arrangée pour travailler le moins possible en classe, pour redoubler. Ce n'est pas si facile. L'intelligence, ça ne pardonne pas. Surtout sans lunettes noires.

Enfin, j'y suis arrivée. Il le fallait, parce qu'au village nous n'avons que le premier cycle, après, c'est direction Digne, hop... Jusqu'à maintenant, j'ai pris assez de retard pour y couper. Digne, c'est l'internat, adieu la vie...

Je ne veux pas partir. Chez nous, je suis libre, avec mes idées, mes livres et Tapioca. Le couvent, pas question. J'aime trop cette vallée. Le reste ne m'intéresse pas. J'ai de quoi faire dans ma tête. Leurs programmes, qu'ils les gardent. Il me semble que j'arrive au bord de quelque chose, je ne veux pas qu'on me perturbe. Pas question.

Alors, je joue mon rôle. Garçon manqué, bravo, papa. Je discute avec Tapioca. Il n'a jamais colonisé mon ventre, mais c'est mon bébé, le seul que j'aurai. J'essaie de ne pas donner prise, d'être un caillou bien lisse, un galet de torrent. L'idéal serait que l'on hausse les épaules en pensant à moi. Pas vraiment la débile, trop c'est trop. Mais l'engin un peu zinzin. Parce que je sens que le moment approche.

Eh bien, mon vieux Roger, nous y sommes. Tu le voulais, ton été, regarde, il est là... Il va faire une belle journée. Pas vraiment un temps à rester derrière un comptoir, mais c'est ce que tu as décidé. Pas question de te faire soigner, l'hôpital n'aura pas ta peau. Un bar, en cas de crise, tu peux t'y cramponner. Sans parler de tous les remontants à portée de main...

Quel effet ça fait, un dernier été? Je te dirai ça après. Pour le moment, je suis content. Je ne voulais pas disparaître dans la grisaille, comme un chien froid. Le résultat sera le même, en attendant j'y trouve une sacrée différence. L'été, la vie se dilate, elle est plus large, plus chaude...

Je me suis attardé au lit. Des aboiements m'ont réveillé, avant l'aube. J'ai attendu qu'il fasse jour pour me lever. Ce que j'ai n'est pas douloureux. Pas plus que les termites pour une vieille poutre, j'imagine. Je dois me surveiller, ne piquer ni cent mètres, ni colères. A traiter avec ménagements...

Autant pour la théorie. En pratique, je m'active le plus possible. Si tu te ménages, l'horreur prend toute la place. Cette espèce de vertige d'être au bord du trou, à attendre la dernière secousse. Voilà pourquoi je refuse de dételer.

Je suis descendu. Fiston avait balayé. On ne peut pas dire que ce soit impeccable. Il a dégagé le plus

gros, à la fourche, histoire de déranger la poussière. Mon fils n'est ni perfectionniste ni nerveux, il n'a rien hérité de son père.

Enfin, il est gentil, il aurait pu rester à se la couler douce avec des copains. Ou une fiancée de service? Je ne pense pas. Il ne me paraît guère porté sur la chose. Ce qu'il lui faut, c'est sa petite tranquillité. Je le verrais bien gardien de phare, à part qu'il oublierait de mettre l'huile.

Je l'ai trouvé sur la terrasse, en train d'avaler une tartine comac avec son café. Il m'a fait signe:

— O papa, bien dormi?

— Comme un dieu, petit. Ça marche, l'appétit?

— Faut bien.

Pour mon état, il n'est pas au courant. Il pense que je fatigue parce que, l'été, j'ai cent fois plus de boulot. Le reste de l'année, ce que je sers, je pourrais le boire, ce serait bien rare que je me soûle... Ici, tu fais ton beurre en juillet-août. Sinon, tu peux t'acheter une corde à sauter solide pour passer l'hiver.

C'est comme ça de partout, aujourd'hui. Le tourisme nous sauve, mon beau. Les gens ne peuvent plus rester chez eux. Les plus inquiets se traînent jusqu'à Venise, histoire de vérifier que l'on peut encore photographier des gondoles sur leurs égouts à ciel ouvert. Les autres viennent dans nos collines...

Je me suis fait un café, j'ai pris place à côté du gosse. Sept heures... Le soleil commence à lécher la terrasse. Les moineaux s'en donnaient dans les platanes. Un peu rabougris, ces arbres, ils ne sont pas de belle venue. Prenez celui qui fait l'angle, juste à droite. Le tronc est large, plein de bosses, mais il ne va pas pisser très haut. Comme ces gosses qui ont souffert en bas âge.

En face, un chien s'attaquait à une poubelle. Ce sont les nouvelles, plastique gris couvercle orange.

Elles sont hautes, l'animal s'est perché sur des cagettes, et vas-y que je te balance tout par terre...

J'ai dit au petit :

— Regarde-moi cette bordille le chantier qu'elle fait !

— C'est le chien du boucher.

— Il ne devrait pas avoir faim.

— Peut-être qu'il est végétarien...

J'ai félicité fiston. C'est rare qu'il en sorte de ce tonneau, bravo ! Joli, pour un dimanche matin.

C'est vrai, c'est dimanche. Je me souviens, avant, les petites vieilles trottinaient pour aller à la messe. On ne se rendait pas compte, mais c'était vivant, ce mouvement de souris noires... Tu trouvais ton curé dans chaque village, fidèle au poste.

Un jour, ils sont partis, personne ne s'en est vraiment aperçu. C'est là que tu vois que l'Église, c'est fantaisie et compagnie. Parce que, quand un gendarme s'en va, le suivant est déjà arrivé de la veille, avec sa gendarmette et ses gendarmeaux. Pareil pour la poste ou l'école, il y a du suivi dans le service après-vente.

Nos curés ont disparu d'un coup. Je ne veux pas dire qu'ils se sont fait hara-kiri en masse, comme des hamsters de Laponie. Mais en l'espace d'une génération ils ont fermé boutique. Comme un effondrement de terrain, mon ami. Ça ne se remarque guère dans le paysage, les églises n'ont pas bronché. Les maires ont juste intérêt à faire attention aux serrures, sinon les amateurs de brocante y passeraient l'aspirateur gratis pro Deo.

Il en reste un à Aiglun, de capelan, pour toute la Vallée. Il se déplace quand ça lui chante. Alors, la messe... Tout ça parce que l'Église n'a pas voulu coller de femmes dans son bizness, ça aurait chagriné le petit Jésus.

Si tu t'occupais un peu de ton fonds de commerce? On y va. J'allais pour me lever, un coup de fatigue m'a pris, de faiblesse, je me suis senti partir. Comme si j'étais aspiré par la bonde d'un évier gigantesque... Je me suis cramponné. Je me sentais les quatre sueurs... Quand j'ai émergé, j'avais le dos trempé. Le petit ne s'était rendu compte de rien, Dieu garde...

Lui, il verrait une liasse de billets de 500 à ses pieds, il ne se baisserait pas. Il ferait le détour pour ne pas s'embroncher dedans, il n'est pas curieux. Qu'est-ce que tu racontes? Rien, je suis bien là... Alors, je fais tirer. Juste un drôle de goût dans la bouche... Il n'y a rien sur le feu, pas vrai?

Une chance, je suis seul, le niston ne fait que passer. Ça ne durera pas la vie des rats, je ne le souhaite pas. Quand même, ce gosse me sidère. Le monde s'écroulerait, il irait prendre sa petite balayette pour dégager autour de lui, il n'irait pas chercher plus loin. Supposons que je passe l'arme à gauche dans ma chambre, au bout de huit jours, il en sera à se demander si je fais la sieste...

C'est mieux, être seul. Tu t'épargnes la comédie, la grande scène du IV, mort du héros, avec tuba et percolateur. Inutile de prendre la pose, de t'engluer dans la pitié des autres, dans leur soulagement... Tant que c'est toi qui dégages, eux se sentent tranquilles pour un tour.

Je sais, je devrais avoir une famille autour de moi... J'ai essayé, je ne suis pas contrariant. J'ai tenté de faire comme tout un chacun. Je n'ai pas vraiment voulu, les choses se décident, vous suivez comme vous pouvez...

Tiens, des excursionnistes... Ils se sont rassemblés sur la place, des troisième âge améliorés, avec la canne à bout ferré, comme au bon vieux temps, et

des casquettes à visière en Plexiglas. J'imagine qu'ils vont faire la crête de Géruen. Ça semble raide, mais ça monte en lacets dans la forêt de conifères. Du mille-feuilles...

Je suis allé vérifier mon évier, par acquit de conscience. Je sais qu'il est propre, n'empêche, j'ai toujours été pénible. J'ai contrôlé le niveau des bouteilles.

A présent, même le whisky ça y va, à la manœuvre. Et aussi les crèmes de banane, toutes ces saletés trop sucrées. Les estivantes ont la taille épaisse et la dent douce.

Une famille, tu parles... Un jeu de massacre, oui. Nous avons fait pas mal de casse, avec Étiénette. Elle... Oh, elle aurait voulu vivre la vraie vie, les boîtes, descendre le cours Mirabeau en buvant du champagne rose dans un godasson à talon haut... J'imagine. Elle a dû forcer sur les séries américaines, quand elle était jeunette. Ça ne pardonne pas.

Mon petit vélo n'a jamais mouliné dans le grandiose, c'est bien ce qu'elle me reprochait. Un bon travail, des tranches de calme, emballez... Mais ma femme était plus portée sur le drame que sur la confection des paupiettes. Ce qu'elle a pu me fatiguer, la garce...

J'en étais venu à me dire : « Mettons que je l'étrangle. Je tire cinq ou dix ans aux Baumettes, tranquille, et après je dors... »

Elle m'a évité cette peine. Elle a mis les voiles avec un authentique artiste, un peintre. Sur cravates, soit. C'est plus pratique qu'un tableau, autour du cou.

Elle n'a pas cravaté le gosse. A l'époque, il venait d'avoir ses cinq ans, nous tenions une station-service à Gardanne. Nous nous étions partagé le travail, elle s'occupait des Rolls et des Bugatti, moi du tout-

venant. J'en faisais quoi, tout seul, de ce gamin ? Je lui offrais une boîte d'allumettes ?

Par un copain de passage, j'ai appris qu'il y avait une gérance de bar à reprendre à Clamens, dans l'arrière-pays bas-alpin. Un village au calme. Le grand air, la lavande, l'idéal...

Je suis allé voir. Il ne me faut pas grand-chose pour vivre. Ce bar, ce n'était pas le Pérou, mais bah... Ça permettait de virer au vent. J'ai topé. Je voulais changer de cadre.

Avec les gens, ça va, j'ai le contact. Je les laisse dire. Je les aide à accoucher de conneries plus grosses qu'eux. Plus ils se sentent drôles, plus ils sont contents. D'eux d'abord, de toi dans la foulée. Voilà comment se fondent les bonnes clientèles.

J'ai déniché une nourrice, la Rosalie. Elle s'est occupée du gosse, l'école, le linge, le bifteck, tout ça. Elle gardait toujours deux ou trois mouflets en permanence. Elle n'était pas gourmande, les gens l'estimaient. Bon, elle tenait un grain, il en faut un pour faire un métier pareil. Elle avait tout misé sur les gosses, elle était plus mère que nature. C'était une artiste de la maternité, elle m'a transformé le petit. Il s'est arrêté de faire des cauchemars et de mouiller son lit, que Dieu la bénisse.

Voici vingt ans de ça, tu imagines ? Fiston est devenu solide. Pas vraiment éveillé, mais enfin il a appris un métier dans la marine, il en fait un autre, il est heureux. C'est un brave petit, c'est le principal.

J'aurais aimé le voir plus inquiet, plus... Ce gamin ne posait jamais de questions, vous pouvez croire ? Il avait admis de toute éternité que la terre tourne, ce qui n'est quand même pas évident. Il aurait aussi bien accepté le contraire, il tenait une mentalité de Sénégalais de la guerre froide, consigne-consigne.

Parfait pour tout, même pour traverser ces époques tiédasses qui nous clapotent autour des orteils...

Tout lui paraît normal. Ça va bien à présent, c'est calme. Mais tu tombes sur des périodes où les normalités se suivent sans se ressembler. Dans ces coups de temps, quand on fait le ménage, si tu ne hurles pas avec les nouveaux sauveurs, tu te retrouves balayé. Mon fils est fait pour des régimes qui ont de la suite dans les idées.

Je me suis préparé un autre café. Les premiers clients sont arrivés. Des estivants, blanchâtres comme les larves qui nichent dans les vieilles souches. Ils se sont carrés sur la terrasse. le petit les a servis, il leur a passé le journal. Je n'ai même pas eu la curiosité d'y jeter un œil. Toujours pareil, un pantin chasse l'autre. Ce n'est pas ça qui me fera défaut, de l'autre bord.

Je regretterai la lumière du matin, quand il fait une journée comme celle-ci. Quoi d'autre? Rien. C'est la faute à personne et à pas de chance. Je suis passé à côté de ma vie. Je parais sympa, je ne le suis pas. Je n'éprouve rien. Rien ne me touche. Je suis gelé de naissance, à l'os.

D'un temps, je me trouvais monstrueux. Plus maintenant. Nous sommes toute une escouade à faire semblant, qu'est-ce que vous imaginez?

Personne ne s'en rend compte, Dieu garde. Je navigue au radar, je donne le change, je dis ce qu'il faut au bon moment, je tire ma larme au quart de tour, ce n'est que du camouflage. Ce qui m'intéresse, c'est d'observer les fourmis. L'avenir de la fourmilière, je m'en bats l'œil.

A un moment, j'ai pas mal bu, pour faire passer le goût laissé par Étiénette. Ça ne m'a pas arrangé, j'admets. Avec ce bar, il m'a bien fallu arrêter. Sinon,

si tu commences à te lancer dans les tournées et les contre-tournées, tu m'as compris tu m'as...

Tiens, il est venu la petite Barone, avec son bébé de frère. Il est beau comme un astre. Elle, de loin, tu lui donnes dix ans. Mais si tu la regardes dans les yeux, tu rectifies le tir. Elle n'a pas d'âge, tu ne sais pas où la situer.

Je l'aime bien, cette fille, c'est quelqu'un. C'est même parfois effrayant, ce qu'elle va chercher... Je me suis dérangé pour lui offrir à boire. Le bébé a battu des ailerons en me voyant.

Quand j'ai débarqué ici, j'ai vraiment eu l'impression de la fin de la piste. Au départ, ça n'était pas joué. Je ne m'étais jamais vraiment installé, du moins pas dans ma tête. J'ai fait un peu de coloniale, de colonies, ça ne prédispose pas. Je suis rentré, je m'encroûtais... Il me restait quelques noisettes, Tiénette s'en est chargée, merci pour tout.

La terrasse s'est remplie, je me suis remué. Les regrets, ça mange trop de temps. Je suis allé saluer Léon. Sa tête, tu dirais un bloc de cuir, tellement il est tanné, sans un poil sur le caillou. Chéri-bibi fonctionnaire... Il vient juste de prendre sa retraite des chemins de fer, il met les bouchées doubles, il m'a dit :

— O Roger ! Toujours en forme ?

— Toujours. Tu as oublié ta casquette.

— Laisse-la où elle est. Dis-moi, tu n'as pas entendu ce raffut, ce matin ?

— Tu veux dire les chiens ? Ça n'a rien de rare.

— Parole, il faut te dégorger les oreilles. Ils étaient quatre ou cinq à se faire un câlin, sur la place. Un fondu leur a tiré dessus, d'une voiture. Du gros, pour sanglier. Il y en a un qui a morflé, ça lui a cassé les reins. Il gueulait tellement que je suis allé l'achever.

— Qu'est-ce que tu me chantes ?

— Pas la messe. Si tu ne me crois pas, va voir. Je l'ai mis dans la poubelle, près du téléphone. Tu me fais un café ?

— Tout de suite, mon beau.

Je suis retourné vers la machine. Cartonner des toutous, pour le plaisir... L'été commence sec.

Le baby-sitting, une autre fois... Dès que Tapioca a commencé à gémir, je l'ai abandonné au bras séculier de mémé. J'ai filé vers mon repaire. C'est un pan de vieux cimetière abandonné, au pied de la tour du clocher. De là, on voit toute notre Vallée.

Elle est belle... En aval, elle part de la nationale, quinze kilomètres plus bas, et remonte en amont sur dix kilomètres, vers Auribeau et la forêt de Mélan.

Ici, nous sommes au large, au mitan. Clamens est un village perché, avec des airs de forteresse, et ce côté force tranquille des vieilles affiches de tourisme. C'est vrai qu'il a de l'allure. Par chance, nous sommes tellement à l'écart que nous avons échappé à la mode. Les vacanciers ne font que passer. Des congés peu payés qui n'ont pas les moyens de noyer le pays sous leurs piscines et leurs résidences.

On trouve une rivière, en cherchant bien. A sec la plupart du temps, pavée de galets qui font le bonheur des castors, genre papa. Elle rejoint la Bléone à la hauteur de la route de Manosque. Dans la région, les cours d'eau servent à faire de la place aux routes.

Oui, notre village est beau. Il est là, sous le ciel, comme une évidence nécessaire. Il est là et bien là, il appartient à ce pays, il ne le viole pas, il ne le défigure pas. Il est à sa juste place, juste à notre échelle...

Les gens le sentent. Ils savent qu'ils sont d'ici, et